

PATRICE MANIGLIER

Le
philosophe
la Terre
et le virus

*Bruno Latour expliqué
par l'actualité*

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

LE PHILOSOPHE,
LA TERRE ET LE VIRUS

Patrice Maniglier

LE PHILOSOPHE, LA TERRE ET LE VIRUS

Bruno Latour expliqué par l'actualité

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

Cet ouvrage a été édité sous la direction de Stéphane Habib.

ISBN: 979-10-209-1054-7

© Les Liens qui Libèrent, 2021

Avertissement

Ce livre a un double objectif : jeter quelques lumières sur un présent sidéré par ce dont il s'est avéré capable, à savoir la pandémie de Covid-19, et introduire à une entreprise intellectuelle que je tiens pour une des plus fécondes de notre temps, celle de Bruno Latour. Les deux objectifs sont bien sûr liés : c'est parce que je pense que l'œuvre de Latour éclaire ce présent et nous permet de mieux comprendre des événements tels que la pandémie qu'elle mérite à mes yeux d'être présentée à un grand public et diffusée aussi largement que possible. Inversement, je crois qu'en montrant combien la pandémie met en évidence la pertinence et l'actualité de l'œuvre de Latour, on dit quelque chose d'intéressant sur cet événement, on en fait apparaître des traits et des dimensions qui resteraient sinon inaperçus ou obscurs, on en perçoit mieux les enjeux de long terme et la signification historique. Cependant, s'il importe tant selon moi de comprendre ces deux choses, la pandémie et

l'œuvre de Latour, ce n'est pas seulement pour leur intérêt intrinsèque ; c'est aussi qu'elles éclairent l'une et l'autre tout simplement la réalité telle qu'elle est, et telle qu'elle est aujourd'hui, laquelle me semble marquée par ce qu'on peut appeler *l'irruption du terrestre*, événement complexe dont le dérèglement climatique et la dévastation écologique globale sont les deux formes les plus visibles. Ce livre est donc aussi, par la force des choses, un livre sur la Terre.

Ce double et même triple objectif implique un double régime d'écriture, qui fait sinon la difficulté, du moins peut-être l'étrangeté de ce livre – tant pour l'auteur, d'ailleurs, que pour le lecteur ou la lectrice –, mais j'espère aussi son charme et son intérêt. Si je commence toujours par motiver l'intérêt pour les thèses de Latour par les questions que le présent, sous la figure de la pandémie, nous adresse, il m'arrive de devoir décrocher de cette actualité pour exposer pour elle-même ce que je crois comprendre de la pensée de Latour et notamment ce qu'elle nous dit sur l'irruption du terrestre dans nos vies. Cela prend parfois une forme franchement axiomatique, d'autant plus nette peut-être que je ressens souvent le besoin d'introduire des distinctions conceptuelles que Bruno Latour lui-même ne fait pas. Je n'ai pas jugé utile de signaler systématiquement chaque fois que je m'écarte de la lettre du texte de Latour, car il m'importe plus de restituer le fond d'une pensée que de faire œuvre de philologie. J'espère qu'on percevra dans ces débrayages permanents et plus ou moins marqués un signe de l'effort profond qui sous-tend ce livre et peut-être, après tout, l'effort de la pensée en général : articuler sans

cesse l'événement et le système, le désir de comprendre le monde et le pur goût des constructions intellectuelles. On peut lire ce livre à la fois comme une introduction à l'œuvre de Bruno Latour saisie au point de sa plus vive actualité, comme une réflexion sur la pandémie et comme une *ontologie du terrestre* déployée de manière assez systématique.

On remarquera aussi que le livre suit une curieuse courbe ascendante en ceci que chaque chapitre est plus long que le précédent. Cela tient à ce que les premiers chapitres abordent à la fois des aspects plus connus de l'œuvre de Latour et des dimensions plus faciles à comprendre de la pandémie, alors que, plus on avance dans l'ouvrage, plus on s'approche à la fois de l'actualité du travail de Latour et de la difficulté de ce que j'essaie de dire à propos de la pandémie, à savoir que cet événement n'est pas seulement un événement parmi d'autres, mais bien quelque chose qui nous aide à saisir la structure de notre présent et les enjeux les plus décisifs auxquels nous sommes confrontés, ceux-ci se confondant avec l'immense défi intellectuel et pratique que représente la mutation écologique globale dont les effets commencent tout juste à se faire sentir. Argumenter cette thèse et le faire en suivant les outils que Latour nous a donnés, telle est en somme l'ambition de ce petit ouvrage.

Le dernier chapitre porte sur des aspects pour une part non encore publiés et toujours en cours du travail de Latour, bien qu'il concerne la question la plus critique de toutes : quelle refondation politique nous permettrait de ne pas être simplement passifs dans cette effraction du terrestre

que pourtant nous ne cessons nous-mêmes de provoquer ? Aussi excusera-t-on, j'espère, qu'il soit nettement plus long que les précédents.

Ce livre a été écrit pendant la période des restrictions induites par la propagation du virus. Dès qu'il est devenu évident que le SRAS-CoV-2 allait déclencher une des grandes pandémies de l'histoire, j'ai eu le sentiment qu'elle confirmait une intuition que j'avais depuis longtemps : que l'œuvre de Latour ne se contentait pas d'avoir un intérêt intellectuel singulier, mais elle se caractérisait par une certaine *urgence*. Et bien sûr j'ai eu aussitôt le désir de partager cette intuition. Mais je ne l'aurais peut-être pas fait si Sylvain Bourmeau, co-fondateur du journal des idées *AOC (Analyse Opinion Critique)*, ne m'avait pas demandé un texte pour fêter les trois ans de cette publication que j'avais accompagnée dès sa création. Le texte bref que j'avais envisagé a pris plus d'ampleur que prévu : il a été finalement publié en ligne en quatre livraisons dans la revue¹. C'est une version révisée et allongée de ces textes qu'on trouvera dans les quatre premiers chapitres de ce livre, le cinquième étant quant à lui entièrement original. Que Sylvain Bourmeau soit remercié

1. « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Bruno Latour sans jamais oser le demander au SRAS-CoV-2 – Un moment latourien (1/4) », *AOC*, 21 avril 2021 ; « Apprendre à faire société avec les humains comme avec les non-humains – Un moment latourien (2/4) », *AOC*, 28 avril 2021 ; « Ramener sur Terre les Modernes – Un moment latourien (3/4) », *AOC*, 6 mai 2021 ; « Apprendre à penser global (et pas universel) – Un moment latourien (4/4) », *AOC*, 13 mai 2021.

non seulement pour m'avoir encouragé dans cet exercice, mais aussi pour avoir accepté d'avance sa publication sous forme de livre. Je voudrais aussi qu'on prenne cet ouvrage comme un hommage à cette entreprise journalistique qui n'a cessé de parier sur la capacité des idées à éclairer notre présent.

Cependant, ce livre n'existerait pas s'il n'avait aussi rencontré le soutien chaleureux d'abord de Stéphane Habib, ami immédiat, inspirateur infatigable et connecteur universel, puis de Henri Trubert, qui l'a accueilli avec enthousiasme aux Liens Qui libèrent. Ce livre étant entre autres choses une réflexion sur le caractère enchevêtré et embrouillé de toute existence, donc sur le caractère fondateur des liens, il m'est heureux de le voir paraître dans cette maison d'édition dont le nom même montre à quel point elle est en phase avec le présent.

J'ai bénéficié pendant cette année d'une délégation au CNRS, qui m'a déchargé de toute tâche d'enseignement à l'Université et m'a permis de me consacrer entièrement à la recherche. Je tiens à exprimer ma reconnaissance à mes collègues de l'Université de Paris-Nanterre qui ont soutenu cette demande de délégation, aux équipes du CNRS qui me l'ont accordée, ainsi qu'à celles de l'IRIS (UMR 8156) qui m'ont accueilli pendant toute cette année, et en particulier à Arnaud Esquerre dont le soutien indéfectible et l'amitié généreuse m'accompagnent depuis très longtemps.

Ce livre a bénéficié de lectrices et de lecteurs exceptionnels: je tiens à remercier en particulier Charlotte Brives, Elie During, Frédéric Keck, Sophie Roux, Nikolaj

Schultz, Juliette Simont, ainsi que, *last but not least*, ma mère, Andrée Maniglier, qui est une lectrice attentive et un repère sûr que je garde souvent à l'esprit quand j'écris, autant que dans d'autres activités de ma vie d'ailleurs.

Je souhaite exprimer ici une reconnaissance toute particulière à Jeanne Etelain, qui a lu et discuté avec moi plusieurs versions antérieures de ce texte, et aux remarques de qui la version ici publiée doit beaucoup : sans sa générosité, sa rigueur, son énergie, ainsi que la compréhension intime qu'elle a des questions qui sous-tendent ce travail et qu'elle partage en grande partie, je ne sais pas si j'aurais pu écrire ce livre. Qu'elle soit donc tout particulièrement remerciée.

Bien sûr, j'assume l'entière responsabilité des thèses et des formulations qu'on trouvera finalement publiées ici et le fait est que je n'ai pas su répondre à un grand nombre d'objections, de remarques ou de propositions de compléments que ces lectrices et lecteurs vigilants et bienveillants ont bien voulu me faire.

Ce livre étant tout entier un hommage à Bruno Latour, il paraîtra superflu que je dise à quel point je me sens redevable à son endroit. Pourtant, je tiens à le remercier ici pour m'avoir associé directement à son travail, il y a déjà un peu plus d'une décennie, à l'occasion de son *Enquête sur les modes d'existence* (La Découverte, 2012), et pour m'avoir permis au fil des ans de découvrir littéralement un monde. Un monde qui, j'espère qu'on le sentira à la lecture de ce livre, ressemble tout simplement au monde dans lequel nous vivons. J'espère que le présent ouvrage contribuera

AVERTISSEMENT

à ce qu'un nombre toujours plus grand de personnes partagent cette gratitude.

Enfin je veux remercier Silvia Lippi, dont l'intelligence, la joie de vivre et la confiance espiègle éclairent plus le monde qu'aucun livre ne pourra jamais le faire.

INTRODUCTION

*Tout ce que vous avez voulu savoir sur Bruno Latour
sans jamais oser le demander au SRAS-CoV-2*

La nouvelle est tombée il y a à peine deux ou trois ans ; elle semble d'ailleurs avoir surpris les personnes qui se croyaient le mieux informées : un certain Bruno Latour était « le philosophe français le plus célèbre au monde » (*dixit le New York Times*¹), « l'intellectuel français le plus influent à l'étranger » (*dixit Le Monde*²), et même une star à l'égal de Greta Thunberg (*dixit Yann Barthès*³). Le grand public découvrait un auteur qui non seulement battait des records au palmarès bibliométrique des noms les plus cités au monde⁴, mais qui de surcroît avait fondé

1. « Bruno Latour, the post-truth philosopher, mounts a defense of science », *New York Times Magazine*, 25 octobre 2018.

2. « L'Apocalypse, c'est enthousiasmant », *Le Monde*, 31 mai 2019.

3. « Invité : Bruno Latour, la voix de la sagesse et de l'écologie », *Quotidien*, 4 mars 2020 (<https://www.tf1.fr/tmc/quotidien-avec-yann-barthes/videos/invite-bruno-latour-voix-de-la-sagesse-et-de-lecologie-20004605.html>).

4. On peut vérifier cette affirmation en allant sur le service Ngram Viewer proposé par Google et en entrant le nom de Bruno Latour pour

des disciplines entières (la sociologie des sciences et des techniques), avait inspiré des travaux dans des champs extrêmement variés (de l'anthropologie au management et du marketing à la théologie, tous également renouvelés par une orientation originale associée à Latour : la « théorie de l'acteur-réseau »), qui avait travaillé avec les meilleurs artistes de son temps pour des expositions ou des pièces de théâtre, inspiré aussi bien les négociateurs de la COP-21 que les zadistes de Notre-Dame-des-Landes, bref une œuvre-monde. Cette œuvre était passée relativement inaperçue, du moins dans son pays d'origine, la France, où la conviction s'était établie que l'âge d'or des années soixante et soixante-dix n'avait laissé derrière lui que des orphelins prodiges, désormais vieillissants.

C'est à l'histoire que Latour devra cette faveur tardive. Il n'y aura fallu rien de moins qu'un événement cosmique : le réchauffement climatique. Le fait est qu'au cours des années 2010, un basculement s'est opéré dans l'opinion publique au sujet de la mutation écologique globale. Certes, le problème n'est pas apparu durant la dernière décennie, mais il n'est devenu une préoccupation de masse que très récemment. Le climatoscepticisme a cessé d'être une position par défaut ; désormais, au contraire, l'inquiétude pour l'avenir de notre planète est devenue l'attitude non marquée (comme diraient les linguistes), celle qui va de soi. Cette situation nouvelle a périmé un certain

le comparer avec n'importe lequel des autres noms de la recherche en sciences sociales en France et on verra que ce nom est au minimum deux fois plus cité que n'importe quel autre Français vivant. Il est aujourd'hui plus cité que celui de l'Américain Noam Chomsky par exemple.

nombre de discours théoriques hérités du ^{xx}e siècle, qui n'ont presque rien à dire sur ces sujets et paraissent ainsi ne donner que peu de prise sur notre présent. Inversement, le travail de Latour s'est imposé précisément parce qu'il donne des outils ajustés à ces enjeux. C'est pourquoi Yann Barthès pouvait dire en souriant : « il y a Greta Thunberg et il y a Bruno Latour ». La conjonction de la jeune égérie de la colère climatique et du sage patriarche des sciences sociales définit effectivement quelque chose : *notre temps*.

Nous sommes dans un moment latourien. Il faut prendre cette expression littéralement : ce n'est pas nous qui sommes devenus latouriens ; c'est notre temps. Plus exactement, le nom de Latour peut servir à désigner ce qui fait la spécificité de notre présent, sa différence d'avec le passé, ce qui le contracte, aussi, dans une certaine unité, ce qui, donc, nous rend contemporains de nous-mêmes en nous sommant d'être à la hauteur de cette brèche ouverte sur l'inconnu qu'est le présent. Il arrive qu'on lise des livres non pas pour s'évader, mais pour se rattacher à sa propre situation, parce que celle-ci nous rattrape et que nous ne pouvons plus ignorer que nous y sommes pris. Les livres de Latour sont de ce genre.

Le réchauffement climatique n'est pourtant pas le problème à partir duquel Latour a commencé ses recherches. Son œuvre, qui a maintenant presque un demi-siècle, se proposait plus généralement de réformer les outils analytiques des sciences humaines pour mieux appréhender notre réalité sociale et historique. Ce n'est que depuis une dizaine d'années que la mutation écologique globale est devenue la préoccupation principale et presque exclusive de

son auteur. Il est d'autant plus remarquable de constater que ses concepts se montrent pertinents pour appréhender notre temps, même quand on ne se limite pas aux textes récents qui portent spécifiquement sur la mutation écologique globale. Tout se passe comme si celle-ci avait eu une fonction apocalyptique au sens étymologique du terme : elle a révélé quelque chose qui était là depuis longtemps, quelque chose de notre réalité que nous ne voulions pas voir, mais que Latour décrivait obstinément pour nous depuis des dizaines d'années.

Si ce soupçon, dans l'opinion publique, d'une pertinence singulière du discours latourien pour notre temps circulait déjà avant l'explosion de la pandémie de Covid-19, cette dernière a incontestablement enfoncé le clou. Là encore, on croit assister, toutes proportions gardées, à un phénomène de massification. Les vérités latouriennes semblent être entrées désormais, durement, dans la chair de chacun. Ces vérités, ce sont bien sûr les mêmes que celles que le bouleversement climatique oblige à prendre en considération. Mais on en fait l'épreuve au plus proche, au lieu d'en concevoir l'hypothèse au plus loin. Tel est d'ailleurs le sens du dernier livre de Bruno Latour, *Où suis-je?*, qui part de l'expérience corporelle du confinement pour redéployer, à partir d'elle, une vision du monde nourrie de l'ensemble de ses travaux précédents et de ses recherches en cours, dans l'horizon de la mutation écologique globale¹.

1. Bruno Latour, *Où suis-je?*, La Découverte, 2021. On trouvera en annexe une liste des ouvrages de Bruno Latour classés par l'ordre chronologique de leur parution.

Je voudrais ici montrer comment la crise sanitaire a mis en évidence à quel point la structure de notre présent gagne à être abordée avec les outils mis au point par Bruno Latour. Et cela non seulement parce que la pandémie entretient avec la mutation écologique une relation métonymique, au titre de manifestation parmi d'autres ou de signe annonciateur de celle-ci, mais aussi parce qu'elle jette une lumière crue à la fois sur la situation moderne et sur ce que j'oserai appeler la nature des choses.

On pourrait identifier cinq grands gestes théoriques de Latour dont la justesse s'est fait sentir de manière particulièrement nette à l'occasion de cette catastrophe sanitaire. Ils permettent aussi de restituer l'œuvre de Latour dans ses grandes dimensions et en suivant d'une certaine manière l'ordre chronologique de leur élaboration.

Le premier est *épistémologique* : Latour s'est d'abord illustré dans le domaine de la sociologie des sciences et des techniques, en s'efforçant de les décrire sans être dupe du statut d'exception miraculeuse que l'idéologie moderniste leur a donné. On verra en quoi la pandémie de Covid-19, en remettant les sciences au cœur du débat public, a fait sentir l'urgence d'une culture des sciences qui aurait intégré l'image plus réaliste des pratiques scientifiques que Latour défend.

Le second est *ontologique* : Latour a plaidé pour un dépassement de l'opposition nature / culture et plus généralement de tous les grands diviseurs qui répartissent les êtres en deux grandes catégories (la matière et l'esprit, la réalité et la représentation, le social et le naturel, etc.). Il n'est pas le seul à l'avoir fait, mais la manière dont il l'a fait, donc

l'ontologie (autrement dit la grammaire des existants) qu'il a élaborée, est particulièrement bien ajustée pour comprendre le monde dans lequel nous avons massivement découvert que nous vivions de fait à l'occasion de la pandémie.

Le troisième geste pourrait être dit *eschatologique*, au sens où, dans les traditions religieuses, l'eschatologie est la théorie de la fin du monde. C'est bien en effet d'une certaine forme de finitude que nous avons fait l'épreuve durant cette crise. Alors que la Modernité s'était représentée comme une sorte de projet infini, par lequel certains membres de l'espèce *Homo sapiens* s'émanciperaient tout à fait de leur condition terrestre, le Covid-19 nous a ramenés sur Terre, dans le sens littéral du terme. Or une des grandes contributions intellectuelles de Latour est de nous avoir permis de penser ensemble l'épuisement des mythes modernistes et l'irruption de la Terre dans toutes les dimensions de notre expérience (économique, politique, scientifique, métaphysique, etc.). Mais comprendre cela, et comprendre du même coup pourquoi la pandémie a pu être ressentie légitimement comme un brutal rappel à la Terre, suppose d'avoir une idée plus claire de ce qu'on entend par Terre. C'est parce qu'on la confond avec une planète qui roule dans les cieux obscurs qu'on ne se rend pas compte qu'il s'agit véritablement de l'élément indépassable de notre existence. Ici commence l'éclaircissement d'une idée, et même d'une phrase, qui nous retiendra jusqu'à la fin de l'ouvrage : *la Terre est une*. De fait, cette phrase est équivoque et dissoudre cette équivoque réclame un intense travail conceptuel dans lequel Latour nous guide. On

montrera que l'unité peut s'entendre soit comme continuité, soit comme finitude, soit comme totalité. Les deux premiers sens font l'objet de ce chapitre eschatologique : l'irruption de la Terre dans nos préoccupations signe la fin d'un monde, le monde moderne.

Le quatrième geste est *cosmologique*, au sens où la cosmologie est bien une réflexion sur la forme du Tout, de ce qui fait monde. Ce chapitre sera consacré à montrer que la pandémie est aussi une modalité de l'irruption de la Terre dans notre expérience au troisième sens du mot Terre, c'est-à-dire au sens où elle peut être définie comme un système de régulation *global* qui implique *tous* les existants avec qui et dont nous vivons. La difficulté de cette définition de la Terre, comme de toute pensée du global, est qu'elle risque sans cesse de faire du tout une entité surplombant les parties, dont l'unité serait donnée. Et là encore l'intérêt de Latour pour penser notre présent tient à ce qu'il est un des rares à avoir su construire une pensée de la totalité, ou plus exactement du *global*, qui permette d'éviter soit de l'hypostasier, soit de la dissoudre. Aussi est-il un des plus efficaces pour penser ce qu'on appelle la *mondialisation* ou la *globalisation*, en particulier sous ces deux figures que sont aujourd'hui la pandémie et la réaction de la Terre entière à notre manière de vivre.

Enfin le dernier geste est *politique* et même plus précisément *géopolitique*. Une des thèses centrales de Latour, en particulier ces dernières années, est qu'on ne peut redonner sens à la politique aujourd'hui si on ne la resitue pas dans la question des grands partages de la Terre, c'est-à-dire de la manière dont des activités humaines prennent place sur

une Terre une au risque d'empiéter sans cesse les unes sur les autres. En cela, il permet de comprendre pourquoi la pandémie, tout comme la Terre, nous a divisés non pas malgré le fait qu'elle nous ait unis, mais parce qu'elle nous a unis. En posant la question des activités essentielles ou non essentielles, elle a réintroduit une question qu'on croyait désormais impossible à formuler : celle d'une réorientation de notre appareil de production en fonction de nos différents attachements et besoins, de leurs complémentarités ou de leurs incompatibilités, de nos solidarités et de nos luttes. Mais cette interrogation ne peut aller jusqu'à son terme que si elle inclut la question des territoires dont dépendent réellement nos modes de vie, autrement dit si la politique se redéfinit comme géopolitique. C'est parce qu'il nous donne les outils pour penser la Terre aussi comme entité politique, mieux, comme entité qui relance la politique, que la pensée de Latour est particulièrement pertinente pour le présent.

Épistémologique, ontologique, eschatologique, cosmologique et enfin politique : c'est bien une sorte de *système* qui se déploie, finalement, quand on se demande comment les textes de Bruno Latour éclairent l'événement pandémique qui a marqué notre époque.

Ces différents gestes convergent vers une seule et même interrogation : qu'est-ce que cela veut dire de réaborder toutes nos questions, philosophiques, scientifiques, politiques, sociales, religieuses, à partir de l'idée selon laquelle nous sommes, dans notre être le plus profond, le plus irrémédiable, *terrestres* ? On pourrait s'amuser dès lors à redéfinir les fameuses questions par lesquelles Kant résumait

INTRODUCTION

toute son œuvre et l'ensemble des enjeux auxquels l'humanité était confrontée. Le philosophe allemand en identifiait trois : que puis-je savoir ? que dois-je faire ? que puis-je espérer ? Une question théorique, une question pratique et une question qu'on pourrait dire existentielle. Et il ajoutait que ces trois questions revenaient à une seule : qu'est-ce que l'humain ? Nous pourrions quant à nous dire qu'il y a non pas trois, mais cinq questions : que font les sciences ? qu'est-ce qu'exister ? jusqu'où pouvons-nous aller ? qu'est-ce qui nous rassemble ? comment réapprendre à lutter ? Et qu'elles se résument toutes à une seule : en quoi consiste le *terrestre* ? De la question de l'humanité à la question de la Terre, c'est toute l'histoire de ce qui s'est appelé Modernité qui s'accomplit. C'est parce qu'il a médité ce mouvement plus qu'aucun autre penseur contemporain que Bruno Latour nous aide à définir *où nous en sommes*. Et c'est parce qu'elle met en évidence le fait que la Modernité est désormais pour elle-même en question que la pandémie de Covid-19 nous permet de faire mieux que simplement gérer une crise. Elle constitue une occasion rare de penser notre présent afin, peut-être, que nous puissions mieux être à la hauteur des questions qu'il nous pose.

CHAPITRE I

Remettre les sciences au cœur du débat public (*Épistémologie*)

Le premier des gestes latouriens à s'avérer singulièrement adéquat pour appréhender la pandémie est d'avoir remis les sciences au cœur du débat public. Latour n'a cessé de soutenir qu'il importait d'en avoir une vision moins fantasmée si on voulait avoir une relation mieux ajustée à notre monde. De fait, la crise sanitaire a montré l'urgence d'une telle rectification.

Le retour des sciences dans le débat public, enfin

On ne peut pas dire que les questions épistémologiques aient particulièrement occupé les grands discours politiques lors des cinquante dernières années. C'est un trait assez spécifique de la période récente. Pendant longtemps, l'idée de progrès scientifique et technique a fondé l'idéologie de la Modernité, comme condition du progrès politique

et moral. C'est même cela qu'on appelle les Lumières. Le marxisme lui-même supposait une certaine idée de science, puisqu'il se voulait « socialisme scientifique » par opposition au « socialisme utopique ». Cette exigence de progrès politique et moral a suscité une orgie de propositions épistémologiques enflammées (l'œuvre d'Althusser parmi d'autres en témoigne). Puis, avec la crise de l'idée de progrès après les deux guerres civiles européennes mondialisées (on se souvient du mot de Valéry : « nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »), l'usage traumatisant de la bombe atomique à Hiroshima et Nagasaki, la prise de conscience des horreurs de la colonisation, les premiers diagnostics solides de la catastrophe écologique globale dans les années 1970, le mythe moderniste a perdu son crédit, mais silencieusement.

L'importance des sciences dans nos vies a cessé de se trouver au cœur de la réflexion savante et populaire sans que nul ne s'en avise vraiment. Mieux valait ne plus parler de la signification des sciences pour la vie humaine puisqu'on ne savait plus vraiment comment les faire rentrer dans notre mythe d'autojustification. Les sciences sont devenues un domaine d'activité parmi d'autres, dans lequel on peut s'engager, ou pas, et si on le fait, ce sera plutôt par passion, car on risque de ne pas y gagner grand-chose (particulièrement si on se trouve en France). Les grandes ambitions se dirigeraient plutôt vers la finance, la politique, voire l'ingénierie, notamment informatique, qui a une relation au fait scientifique qui n'est pas tout à fait la même que celle des autres technologies (car le dialogue entre science fondamentale et application y est

plus obscur : réussir à simuler un comportement avec des algorithmes ni ne suppose ni ne permet nécessairement de le comprendre). À quoi bon dès lors avoir une idée plus claire de ce qui se fait dans les laboratoires ? Ça n'est ni plus ni moins intéressant que d'aller voir ce qui se fabrique dans les musées, le monde des salons de coiffure ou les communautés Amish. Pour la plupart des grands problèmes qui ont occupé le débat public lors des cinquante dernières années, les sciences étaient presque indifférentes – sauf bien sûr pour les questions qu'on a appelées « écologiques », mais qui, précisément, restaient difficiles à mettre au cœur des débats publics. La question du réchauffement climatique a réussi finalement à briser cette relative marginalisation, mais cela s'est produit de manière très lente et malgré tout assez timide.

La pandémie nous a réveillés brutalement. Nous nous sommes passionnés comme jamais pour des questions scientifiques et aussi épistémologiques. Fallait-il chercher à pratiquer des tests en double aveugle pour vérifier l'efficacité d'un traitement ou bien fallait-il avant tout tenter de soigner, quoi qu'il arrive ? Quelle était l'importance des intérêts financiers dans les avis de tels ou tels scientifiques ? La parole politique pouvait-elle s'appuyer sur l'expertise scientifique pour décider des libertés fondamentales ? Etc. Certes, l'élection de Trump et la thématique de la post-vérité avaient déjà obligé le très grand public à se souvenir que la connaissance est une question politique. Mais il n'y était pas nécessairement question de *sciences* : il n'y a pas de science qui vienne valider ou invalider l'assertion selon laquelle des millions de personnes assistèrent à la prise de

fonction de Trump ; c'est une question journalistique. Ce qu'il y eut de nouveau avec la pandémie, c'est qu'il s'est bien agi des sciences proprement dites. On s'est beaucoup moqué de la floraison de virologues sur les réseaux sociaux, les plateaux de télévision et les déjeuners dominicaux. Mais pas plus qu'il n'y a lieu de se plaindre qu'il y ait 66 millions de procureurs en France, il n'y a lieu de faire la grimace devant cette passion publique pour des recherches scientifiques. Dans les deux cas, cela montre seulement que la démocratie est vivante, c'est-à-dire que les gens se mêlent *enfin* de ce qui, justement, les concerne ! Comme on aimerait qu'il y ait aujourd'hui 66 millions de climatologues, de spécialistes des pesticides ou d'endocrinologues !

De l'intérêt d'une bonne théorie des sciences

On peut facilement voir les dommages que produit une mauvaise théorie des sciences, c'est-à-dire une image faussée de ce que sont concrètement les pratiques scientifiques, image produite par l'idéologie scientifique qui a structuré la modernité politique – et que précisément l'œuvre de Latour tout entière a tenté de corriger. Latour, il faut le rappeler, est d'abord un anthropologue ou sociologue des sciences et des techniques. Il est un des fondateurs de cette discipline qu'on appelle dans le monde anglophone les STS (*Science and Technology Studies*). Une de ses conclusions les plus solides est qu'on ne saurait distinguer les sciences des autres activités humaines, et notamment de la politique, en soutenant que les premières produisent des vérités indiscutables alors que les autres